

International Conference **Genocide Prevention**
Brussels, 31 March - 1st April 2014

**Déconstruire les mécanismes génocidaires,
éduquer à l'histoire & la prévention des génocides**

Assumpta MUGIRANEZA,
IRIBA Center for Multimedia Heritage.

1. INTRODUCTION : Témoigner, Analyser.

« Entendre le cheminement qui conduit une partie de l'humanité à interdire à l'autre d'habiter la planète suppose d'affronter notre angoisse à penser l'impensable, aujourd'hui qualifié d'indicible. Parce que penser c'est prendre le risque d'être inquiet, il ne s'agit pas seulement de "se déprendre du connu", mais de soi, tant nous sommes enclins à la dénégation, dont la violence n'a d'égale que la faiblesse de l'argument que nous opposons à son contradicteur. » Georges Bensoussan, 2007.

En 1993, alors que je fais un bref séjour pour la dernière fois au Rwanda d'avant génocide, un Rwanda où j'ai encore « un chez-moi », j'ai l'occasion d'avoir sous les yeux quelques exemplaires du journal Kangura avec les caricatures qui mettent en scène le crime qui se prépare ... Le choc fut certes, mais bref. Je me dis, lâchement peut-être, que c'était de la manipulation, qu'aucun Rwandais ne pouvait faire cela. C'était sur base de la connaissance supposée de ma société, qui se livre peu à la caricature, et encore moins à la caricature scatologique, pornographique ou anthropophage ! Le Rwandais cultive la discrétion, la pudeur que certains confondent avec le mensonge.

Ce séjour m'a aussi donné l'occasion de voir les membres de la milice Interahamwe, d'entendre leurs cris de sifflets qui semblent figer tout autre mouvement, étouffer tout autre bruit jusqu'à ce qu'ils s'avancent plus loin ... Je me suis peut-être dérobée, me contentant de constater qu'ils n'étaient pas beaux avec leur accoutrement bariolé, leurs coups de sifflet, leurs cris, leurs danses en pleine rue, j'ai noyé ceci dans une phrase typique de désapprobation à la rwandaise : « *Ibi si iby'i Rwanda* : cette pratique ne saurait être du Rwanda » !

En avril 1994, une phrase terrible, s'impose à chaque fois qu'on évoque une famille tutsi : « *bose babishe* - tous ont été tués ». Je ne peux plus esquiver la terrible réalité : c'est bel et bien mon peuple, rwandais, qui ne se contente plus seulement de dire la haine... Il commet l'irréparable, l'indicible, l'impensable. Et là, je me prends une claque dont la trace brulera ma joue pour le restant de mes jours. Puis, s'impose le besoin de comprendre le cheminement criminel, tenter de mettre du sens dans l'insensé... Ce n'est pas un exercice évident, c'est éreintant, quasi prétentieux, mais avais-je le choix ?

Le travail d'analyse que je tente de mener depuis sur le génocide des Tutsi trouve son fondement paradigmatique dans les travaux sur la Shoah.

En effet, ma première année d'existence post génocide m'a vue pousser la porte du CDJC, actuel Mémorial de la Shoah de Paris. J'y ai rencontré les noms de Léon Poliakov, Yehuda Bauer, Ahron Appelfeld, Hannah Arendt, Primo Lévi, Elie Wiesel,

Raoul Hilberg, Georges Bensoussan et bien d'autres qui vont faire de moi ce que je pense être aujourd'hui. Grâce à eux, j'ai osé poser mon regard d'analyste sur les discours nazi (Hitler, Goebbels particulièrement) et, pétrie de ce bagage, je suis revenue au Rwanda pour rechercher et analyser les discours de la haine, une haine devenue inextinguible du Tutsi.

2. Déconstruire les mécanismes génocidaire, écrire l'histoire, penser la prévention.

Le génocide est un projet d'une architecture complexe qui ne se laisse pas appréhender sans outils théoriques, sans paradigme sur lesquels s'appuyer solidement, patiemment.

2.1. La Shoah, un paradigme pour appréhender le génocide des Tutsi ?

Mon expérience en la matière m'autorise à répondre positivement. Au-delà du crime qualifié de génocide dont ont été victimes les deux peuples, il existe des raisons objectives à cette réponse positive. En effet, la distance dans le temps et dans l'espace que permet l'histoire de la Shoah, une quantité phénoménale de travaux divers (essaies, témoignages, romans, films, photos, expos, bandes dessinés, poésies etc.) que nul ne peut prétendre maîtriser, tout cela constitue une richesse de documentation qui se décline aussi par le nombre de langues qui de publication. On dispose d'un domaine bien documenté, bien analysé, riche en sources bibliographique, en s'y référant, on trouve matière à sa propre quête. Il faut cependant garder à

l'esprit qu'il s'agit de comparer de mieux singulariser et non de rabattre au même (Hannah Arendt).

2.2. Comparer pour mieux singulariser : Le Rwanda des années 80-90, au cœur de l'Afrique, avec une société à majorité agricole, analphabète avec un fort taux de mortalité infantile etc., donc un pays difficile à comparer avec l'Allemagne des années 20-30. Néanmoins, on ne peut ignorer que ces deux sociétés ont, à cinquante d'écart, engendré un génocide dont l'architecture offre beaucoup de points qui nous interroge et dont la comparaison est tout à fait légitime.

Une étude¹ que j'ai consacrée à l'analyse comparée des discours hitlérien et du *hutu power*, permet de relever quelques traits saillants du point de vue des stratégies discursives déployées et du point de vue de l'idéologie véhiculée.

a. Stratégies discursives : En analysant séparément un long discours de Hitler (4 heures, 13 août 1920) et un ensemble de discours de Kangura, la voix du *hutu power*, il a été possible de dégager certains traits identiques dans leur stratégie discursive, qu'on ne peut pas tous citer ici. A titre d'exemple :

- On constate une mise en place de deux blocs opposés et exclusifs. Celui du locuteur qu'il partage avec ses auditeurs et celui des *autres*. (Nous vs Eux). Hitler oppose les Allemands aux Juifs, le *hutu power* oppose les Rwandais aux Tutsi. Ces deux mondes sont antagonistes, s'excluent mutuellement, ils ne peuvent cohabiter et l'un est désigné à l'extermination inéluctable, par l'autre.

- Usage de certaines disciplines scientifiques : L'histoire, la génétique, la religion, la biologie etc. en tant que sciences, sont détournées et citées à l'appui des thèses racistes servant à justifier les mesures d'extermination qu'on annonce. Les contradictions et les faux ne semblent pas gêner ni les auteurs ni les auditeurs.
- Les futures victimes sont désignées par un vocabulaire qui emprunte au domaine de la zoologie, de la parasitologie: vermine, poux, cafards, microbes, serpent, rat, bacille ou virus... désignent le Juif ou le Tutsi.

b. Idéologie véhiculée :

L'idéologie génocidaire vise à évacuer progressivement les futures victimes du monde des humains. Passant de l'étranger à l'ennemi, du sous-homme à l'espèce animale nuisible et de la parasitologie. Le travail de mobilisation pour le massacre va de concert avec le travail de déshumanisation totale des futures victimes.

Le registre identitaire est remanié et instrumentalisé, la théorie du complot et l'imminence d'un danger absolu sont agités etc. Aucun domaine de la vie n'est laissé à l'abandon ; économie, politique, relations humaines, culture et traditions ... le *mal* est localisé partout et menace.

Exemple de concepts opposés dans la mise en scène discursive:

- **L'autochtone** opposé au **nomade** : Sous cette appellation on retrouve les concepts : le peuple, la majorité, le citoyen, le national, l'allemand, le rwandais ou le hutu. Opposés fondamentalement à : le minoritaire, l'étranger, l'envahisseur,

le sans patrie, le juif, le tutsi. La stratégie accole à sa cible une origine étrangère, coupable.

Ex : Hitler dit du Juif : « *Par ailleurs, le Juif vivait alors comme un parasite sur le corps des autres peuples ... un tel peuple ne fondera jamais son propre Etat et préférera vivre aux crochets d'un autre Etat...* » A la question qu'il pose lui-même, « Le Juif a-t-il lui aussi le pouvoir de créer un Etat ? », Hitler répond en reprenant trois traits fondamentaux pour pouvoir créer un Etat, traits qui font naturellement défaut au Juif : *TRAVAIL – PURETE DE LA RACE – LA VIE INTIME DE L'ÂME*, il dit ceci « *Si ces trois qualités font défaut à un peuple, il ne peut pas construire des Etats et c'est bien la vérité. Car à travers les siècles, le Juif est toujours resté nomade même si c'était dans le grand style. Jamais il n'a eu ce que nous appelons un Etat.* »

Le journal Kangura, ne dit pas autre chose du Tutsi qui erre derrière son troupeau, venu d'Ethiopie, qui se pose au Rwanda en envahisseur mais qui ne peut avoir l'amour de la patrie rwandaise. Tutsi ou Juif sont des étrangers à leurs nations, le discours n'hésite pas à les mettre en opposition directement avec les vrais natifs.

- La race/l'ethnie : la pureté de la race ou la véritable identité rwandaise. On trouve ici la noblesse que confère au Hutu ou à l'Allemand le *TRAVAIL* opposés au Juif ou au Tutsi qui, eux, n'aiment pas le travail et vivent sur le dos des autres. Le seul travail dont ils sont capables c'est la destruction des états au sein desquels ils s'incruster.

De mauvaise race ou ethnique, le Juif ou le Tutsi se livrent à l'inceste pour rester entre eux mais, paradoxalement, ils sont aussi accusés de pratiquer des mariages mixtes pour pouvoir dominer les peuples au sien desquels ils viennent vivre!

- Le mal est dans le sang : Aussi bien le Juif que le Tutsi, les deux sont mauvais par nature et ne peuvent changer, c'est dans leurs gènes, leur sang...

Ainsi, on peut trouver dans le discours de Hitler : *« ... Et de cette particularité qu'il ne peut pas échapper à ce qui vient de son sang, ce que lui-même admet, il y a déjà dans le Juif cette nécessité de se poser en destructeur de l'Etat. Il ne peut pas s'en empêcher qu'il le veuille ou non. ... Il manque au Juif la vie intime de l'âme. »*

Le Tutsi décrit par Kangura est mauvais par nature et ne peut changer, c'est un cafard, un cancrelat : *« ... Un cancrelat ne peut donner naissance à un papillon et c'est vrai. Un cancrelat donne toujours naissance à un autre cancrelat. L'histoire du Rwanda nous montre qu'un Tutsi est resté identique à lui-même et qu'il n'a jamais changé. La malice, la méchanceté sont celles que nous connaissons dans l'histoire du pays. Si dans notre langue on l'appelle serpent cela suffit à lui-même ! Un Tutsi c'est quelqu'un qui séduit par la parole mais dont la méchanceté est incommensurable. Un Tutsi c'est quelqu'un dont le désir de vengeance ne s'éteint jamais, quelqu'un dont tu ne peux savoir ce qu'il pense, qui rit alors qu'il souffre atrocement ... Les proverbes qui suivent attestent de la méchanceté naturelle des Tutsi*

- *Soigne le sexe d'un Tutsi, il te prendra ta femme,*
- *Reçois un Tutsi en hôte, la nuit venue, il te chassera de ton lit.*
- *En swahili on dit : le petit d'un serpent est un serpent.*

Les proverbes ci hauts montrent que la méchanceté et l'arrogance des Tutsi ne sont pas une nouveauté mais qu'il en a toujours été ainsi. »

- **Les armes du Juif et du Tutsi :** La femme et le capital. La femme Tutsi ou Juive sont accusés de participer activement au combat de leurs frères. L'idéologie de la pureté du sang va modérer ce trait dans le discours nazi mais c'est le point le plus saillant dans le discours du *hutu power* : La femme tutsi est au cœur de la propagande. On lui prête des charmes ensorceleurs et un dévouement sans limite à la cause de leur race. Ainsi dans les fameux dix commandements du Hutu, les trois premiers se proposent d'abord de gérer les rapports à la femme tutsi ! Le 1^{er} commandement dicte : *« Tout Hutu doit savoir qu'une femme Tutsi ou qu'elle soit, travaille à la solde de son ethnique tutsie. Par conséquent, est traître tout Hutu qui épouse une Tutsi, qui fait d'une Tutsi sa concubine, qui fait d'une Tutsi sa secrétaire ou sa protégée. »*

Le Juif, bien que accusé d'être responsable du communisme, le même discours l'accuse d'avoir inventé le capital dont il use pour noyauter et dominer le monde. Quant au Tutsi, dans le temps, il a usé de la vache, la richesse par excellence, le Tutsi actuel manigance grâce à l'argent. Il est accusé d'avoir noyauté

la vie économique qu'il contrôle et dont il se sert dans sa lutte contre les Hutu et tous les Bantous ! Un passage sur le Tutsi en dit long : « *C'est avec malice ou par intérêt que le Tutsi entretient une relation avec le peuple majoritaire. Des qu'un Tutsi veut obtenir quelque chose d'un Hutu, il est prêt à tous les sacrifices et utilise tous les moyens y compris l'argent, ses sœurs ou sa femme ... Les Tutsi se sont toujours servi de deux armes qu'ils prétendent être efficaces contre les Hutu : l'argent et les femmes Tutsi.* »

Le Juif, le Tutsi est ennemi international, le complot est mondial pour le Juif, régional pour le Tutsi (depuis le génocide, les discours de la haine ont mondialisé l'ennemi Tutsi).

⇒ ***On peut difficilement parler de prévention sans chercher à cerner ce fonctionnement, ses ravages.***

2.3. Prendre conscience de la distance qui nous sépare du Rwanda : le paradoxe Proximité/Distance.

Le regard d'analyste porté sur le génocide des Tutsi se heurte à de nombreux obstacles dont deux retiendront notre attention : la *Distance* et la *Proximité* de ce génocide. En effet, réelle est la *distance* géographique, culturelle, le risque de la voir parfois se muer en distance psychologique. Sur le plan de la recherche et des actions à mener, le Rwanda est surtout loin parce que l'univers rwandais est difficilement accessible au chercheur venant de l'occident qui ne peut directement accéder ni à la

langue, ni aux traditions. Un observateur qui n'a reçu aucune indication précise quant au code culturel d'un peuple qu'on n'a jamais réellement regardé pour ce qu'il est mais pour ce qu'on pensait ou voulait qu'il soit.

En outre, le sentiment ou l'illusion d'une proximité avec ce génocide est une autre difficulté avec laquelle le chercheur doit composer, qu'il soit rwandais ou étranger. En effet, à notre époque des technologies de l'information, on peut avoir parfois le sentiment d'avoir vécu en direct les massacres du printemps 1994 et de vivre en continu l'actualité rwandaise, grâce notamment à l'Internet. Cette illusion conduit bien souvent le chercheur à oublier la distance méthodologique à entretenir. Soulignons le temps écoulé... 20 ans ! C'est proche, le rapport entre l'histoire et l'actualité s'en trouve fragilisé.

Imaginer des mécanismes de préventions qui marchent passe par l'obligation de rendre intelligible les mécanismes qui ont conduit au génocide, d'interroger les pratiques déployées. Pour *penser* le génocide des Tutsi aussi, le chercheur se trouve dans l'obligation de se débarrasser de ses présupposés sur l'Afrique, sur le Rwanda et accepter d'ouvrir un regard neuf, suivant en cela les conseils d'un homme avisé, Stéphane Audoin Rouzeau (2009)ⁱⁱ *tout décidément, dans le génocide des Tutsis rwandais semble s'inscrire en dehors de tous les schémas connus. Il serait plus exact de dire : au delà.*

2.4. Le génocide des Tutsi, un génocide de proximité

L'une des singularités que dégage l'étude du génocide des Tutsi, c'est ce que Jean Hatzfeld dans *une saison de machettes* (2003) appelle la proximité en faisant référence aux massacres entre voisins et c'est exact. Mais cette proximité est identifiable dans d'autres aspects de ce génocide. Nous y travaillons pour tenter de mieux le cerner (A. Mugiraneza, Unesco 2009).

Certes en 1994, pour massacrer on commence par ses voisins avec qui on partageait tout jusque là, dont on connaît les habitudes. Mais d'autres modalités du crime entrent en jeu et laissent voir différents axes de cette proximité. (Analyser, cerner, imaginer la prévention...)

a. La proximité durant le génocide :

- *Une proximité socioprofessionnelle* : les enseignants massacrent leurs élèves ou l'inverse, les médecins massacrent leurs malades ou les malades s'en prennent à ceux qui les soignaient, les ouvriers massacrent leurs employeurs ou les patrons et une partie des ouvriers massacrent des collègues.
- Le massacre est *intra-religieux* : on tue ses condisciples, dans les églises mêmes, on tue les prêtres ou les prêtres tuent leurs paroissiens, parfois avec leurs confrères, des religieuses livrent à la mort leurs consœurs et leurs aspirantes ... cette proximité reste difficilement imaginable mais ne s'arrête pas là.
- *Le massacre entre dans les familles brisant les liens de filiation* : on a des cas de maris tuant leurs femmes Tutsi et leurs enfants ou l'inverse, des oncles tuant neveux et nièces, des mères tuant ou livrant à la mort leur progéniture... Il s'agit d'une interrogation

anthropologique qu'il ne faut pas trop vite aligner dans *les excès de la barbarie* africaine.

- La proximité réside aussi dans *la modalité de mise à mort* : la machette, la massue, le gourdin, la petite houe usée, la pierre... sont des outils que l'on manipule à très faible distance, les yeux dans les yeux, à plusieurs coups. Donc dans la proximité avec la victime. Souvent, victime et bourreau se connaissent, se parlent.
- Cette proximité se présente aussi *entre les bourreaux en action*, puisqu'on « travaille » en groupe. Ceux qui ont pu voir le film Mon voisin mon tueur d'Anne Aghion, ont peut-être noté la sincérité déconcertante d'un tueur qui reconnaît ses crimes, ses co-auteurs mais souligne que le problème pour lui est de pouvoir dire qui a frappé le premier ou le dernier, qui a donné tel ou tel coup car précise-t-il : "nous étions tous partis pour tuer, on frappait tous et personne ne peut prétendre y être allé sans travailler, sans massacrer". Les corps de tueurs se heurtent, se touchent, amis, parents et enfants, frères, sœurs... Dans une sorte de corps à corps, ils donnent la mort... *Est-il fondé aujourd'hui d'interroger le poids cette proximité* ? Je le pense.
- *La proximité vient briser la séparation entre les vivants et les morts*, toujours présente dans la traitement réservé aux corps, abandonnés au milieu des vivants, parfois agonisants, entassés sur le bord des routes, dans les églises, les écoles, sur les lieux du massacre... Les bourreaux, leurs familles restent dans la proximité avec les cadavres de leurs victimes (les survivants sont souvent restés avec les morts). Lorsqu'on sait la grande distance que le Rwandais entretient entre le monde des vivants et le monde de

l'au-delà, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur une telle violation rituelle et son impact dans la vie d'après.

b. La proximité se prolonge dans le post génocide :

Les massacres génocidaires s'arrêtent, mais l'onde de choc continue bien au-delà, dans la proximité encore et toujours.

- *La recherche des corps, les fosses communes présentes partout* : Il y a la proximité vécue par les familles des victimes qui devront procéder elles-mêmes aux exhumations puis aux ré-inhumations, presque à mains nues, avec comme seule arme cette phrase répétée sans cesse, de manière quasi compulsive : nous « *avons enterré en tout respect et toute dignité : twashynguye mu cyubahiro* ». Cette phrase a un sens symbolique, quasi magique qui permet d'éluder la réalité insupportable de cette pratique. En effet, quand on avait la chance d'identifier la fosse commune, on s'y rendait quasi *seul* (famille, amis), on ouvrait, rongé par l'angoisse de ne pas trouver les siens et le choc que cette trouvaille représente... On tire tant bien que mal, un morceau du corps qu'on arrive à attraper, tout dépend de l'état des corps... On lave d'abord en larmes, puis en silence pour finir dans un brouhaha qui ferait presque oublier la tâche immonde, opérée d'un geste mécanique, presque compulsif... Puis, on entasse dans des caissons qu'on transporte dans des lieux qu'on n'a pas obligatoirement choisis... Quelques changements ont été observés avec le temps, mais rien de fondamental ne change.
- *Revivre ensemble ... ?* La proximité la plus inattendue la plus problématique étant cette vie côte à côte sur les collines entre

victimes et bourreaux, dès le lendemain du génocide d'abord, plus encore après les retours des « réfugiés » des camps du Congo et de Tanzanie et plus particulièrement après les premières vagues de libérations des prisonniers, suite au dispositif des juridictions Gacaca. Ce point est trop complexe, il convoque beaucoup d'aspects à la fois, qu'il est inutile de vouloir le cerner dans le cadre de cette communication. Il faut reconnaître cependant que :

En effet, pour tout Rwandais dit *Tutsi*, le niveau le plus éloigné que le génocide ait pu toucher c'est le 2^e degré : oncle, tante, grands-parents... Pour tout Rwandais dit *Hutu*, il n'y a même pas moyen de quitter le 1^{er} niveau. Supposons, un homme Hutu qui était à l'étranger avec femme et enfants... l'un des parents, un frère, une sœur, un fils ou une fille ont pris part au génocide ! Ce n'est pas pour amalgamer, soutenir un langage du tous coupable, c'est pour mettre le doigt sur le poids du génocide dans la vie intime de tous les Rwandais. Il y a d'autres personnes qui sont des deux bords dans leur proximité, ceux qui ont des parents de chaque côté...

Cette proximité qui ne ménage aucun rwandais, de quelque bord qu'il soit, pose le même défi : *comment imaginer l'avenir pour un peuple qui a un génocide de proximité en héritage ?* Quel travail d'histoire, quelle mémoire? Quelle prévention ?

⇒ *Audoin-Rouzeau, souligne une double logique infernale qui, à ses yeux, est inédite dans l'histoire des violences extrêmes. Il décrit une logique génocidaire couplée à une logique de pogrome, donnant une efficacité redoutable à ce qui se passe au Rwanda d'avril à juillet 1994.*

3. Pour conclure ... Eduquer à l'histoire et à la prévention.

Le travail d'histoire après un génocide revient à décortiquer, déconstruire l'architecture du crime. Une architecture complexe en elle-même, qui devient encore plus complexe dans le post génocide, lorsque la morale mise à mal peine à assumer la réalité insoutenable, lorsque les lâchetés humaines (culpabilité des uns, ressentiment des autres, mensonges égoïstes, mémoire sélective, mémoire rétive des uns et des autres ...) viennent se hâter de recouvrir les ruines fumantes de l'injonction « *plus jamais ça* », « réconciliation à pas forcés », « pardon obligé », « justice équitable », « démocratie inconditionnelle » ... toutes ces honorables prescriptions qui, tombant à contretemps deviennent inopérantes, quasi abjectes.

Par la suite, il nous faut faire la part des choses entre responsabilité politique (nationale/internationale) et responsabilité civile (individuelle/collective).

En effet, le génocide est avant tout crime d'Etat et c'est encore à l'Etat que revient le gestion de l'après génocide... Quelles peuvent être les limites d'une gestion étatique du crime d'un tel poids ? Quelle confiance, quelle crédibilité, quelles capacités ... ? La question nous est tous adressée, ne pointons pas le doigt sur les autres.

Où sont et comment agissent les intellectuels, les médias à qui ils reviendraient de rappeler à l'Etat que l'histoire n'est pas une affaire de politiques mais une discipline scientifique avant tout ? Au Rwanda par exemple, la *proximité du génocide* dans son exécution accuse la proximité les médias et les intellectuels dans son engendrement.

La sociologie et l'histoire (balbutiantes) des médias au Rwanda nous rappellent que leur récente pluralité, à la veille du génocide, n'a pas signifié la diversité des vues ni la rigueur professionnelle. Qui a financé les journaux Kangura, Nyiramacibiri et autres Umuravaⁱⁱⁱ ? Qui a pris la plume ? La radio et le RTLM en particulier... qui a financé et qui a animé, donné matière à ces outils technologiques de mise à mort ? Qu'avons-nous appris de ces travers ?

Au lendemain du génocide, il n'y a pas eu de véritable travail pour déconstruire les pratiques médiatiques et éduquer les nouveaux journalistes, rappeler le rôle de l'intellectuel, le risque l'absence d'une pensée critique que fait courir à toute une société ...

Prévenir, c'est aussi prendre conscience de ce qui se joue réellement, d'agir sans précipitation, d'oser évaluer l'impact immédiat, à long terme. C'est dépasser les premières impressions, oser prendre ses responsabilités citoyennes et agir selon ses convictions d'être humain.

On a pris l'habitude de présenter le Rwanda comme un pays clos, sans espace de liberté de parole possible. Cet espace existe pourtant, il n'est certes pas gigantesque, mais il existe et n'est malheureusement pas souvent exploité. On se contente là aussi des idées préconçues.

⇒ *IRIBA Center for Multimedia Heritage^{iv}* que je représente ici est une initiative citoyenne, rwandaise légale. IRIBA s'appuie sur les archives audiovisuelles pour mener de front deux dimensions complémentaires, nécessaires à tout Rwandais sans exception :

1° Créer des espaces de libération de la parole

2° Soutenir le processus de réappropriation de l'histoire.

Parce que c'est possible de la faire, parce que nous sommes convaincus qu'il faut éduquer à l'histoire, même en dehors de l'école des lieux classiques du savoir. Parce qu'il faut informer, communiquer, donner accès aux sources du savoir historique et culturel.

Bruxelles, 31 mars 2014.

ⁱ Assumpta Mugiraneza, travail de mémoire de maîtrise, Université Paris8 Vincennes-Saint Denis, avec le concours du CDJC - Mémorial, 1995-97.

ⁱⁱ Stéphane Audoin-Rouzeau : Revue d'Histoire de la Shoah, N°190. Rwanda 15 ans après : Penser et Ecrire l'histoire du génocide des Tutsi (Janvier-Juin 2009).

ⁱⁱⁱ Jean Pierre Chrétien (Dir). Rwanda. Les médias du génocide. Karthala, 1995.

^{iv} IRIBA Center for Multimedia Heritage est une initiative de deux femmes : la franco-américaine, cinéaste, Anne Aghion et la franco-Rwandaise, psychosociologue spécialiste des discours de la haine, Assumpta Mugiraneza. C'est une entité juridique rwandaise, basée au Rwanda. *"Donner accès libre et gratuit à tous les Rwandais sans exception, à l'histoire audiovisuelle du Rwanda, depuis plus d'un siècle"*